

Ennui

Alice

Hiver 2016/2017

Voici encore ce que j'ai envie d'appeler un « métatexte ». Il s'agissait ici de me libérer d'une partie de la frustration que j'accumule en ce moment. Tant qu'à faire, j'en ai aussi profité pour faire un peu d'autodérision. Ce fut également un bon entraînement pour imaginer des dialogues, bien que ceux-ci soient un peu spéciaux. Je crois qu'à force de me bouffer des animes avec des répliques chelous qui fusent dans tous les sens – la série des Monogatari, pour ne pas la citer –, j'ai eu envie d'essayer de pondre des choses un peu dynamiques de ce style. Le résultat vaut ce qu'il vaut, mais au moins je commence à prendre un peu de plaisir dans ce type d'exercice.

*

* *

Me concentrer ? Je ne faisais que ça depuis trois heures ! J'essayais, en tout cas. Mais mon travail, qui me semblait d'ordinaire tout à fait accessible et raisonnablement intéressant, ne parvenait pas à retenir mon attention le moins du monde. Même ma musique de fond, d'ordinaire mon alliée pour avancer en toutes circonstances, ne faisait que chiffonner tous mes sens en une boulette bonne à mettre à la corbeille. Elle n'était plus un fond à proprement parler : elle me submergeait.

Lassé, je laissais mes yeux adopter une distance focale arbi-

traire, ce qui me plongeait dans le flou complet. Ainsi concentré sur le vide, je pu enfin réfléchir un peu, libéré des perturbations visuelles.

Mon constat fut vite dressé : la journée s'écoulait à une vitesse vertigineuse, et tout ce que j'allais avoir gagné en rentrant chez moi le soir venu, c'était une baisse supplémentaire de mon estime de moi-même, et un peu de pression à emporter à domicile. J'en étais d'autant plus certain que j'avais tiré un bilan similaire des deux journées précédentes. À l'idée de voir un jour de plus partir ainsi aux ordures, un frisson d'anticipation me secoua l'échine.

Lorsque cette onde glacée atteignit mon arrière-train pesamment ancré sur ma chaise, je me levai promptement, comme si c'eût été une décharge électrique qui m'y avait frappé. J'avais pris ma décision : je quitterais aussi discrètement que prématurément mon travail ce jour-là – rien qu'une fois, promis –, et je ferais en sorte de me sortir de ma torpeur. Je trouverais bien une activité capable de replacer mon cerveau dans un état d'éveil, en supposant que ce dernier ne se fut pas encore complètement décomposé... Avec un peu de chance, je trouverais même quelques grains de satisfaction personnelle au détour d'un chemin, et je ne rentrerais ainsi pas la tête vide à mon appartement.

Ce plan établi, je me dirigeai à pas feutrés vers le couloir et y introduisis la tête pour voir si une présence hostile – toute présence l'aurait été, en fait – s'y trouvait. Vide. Je traversai sans plus attendre cette zone dangereuse en moins de temps qu'il ne m'en aurait fallu pour le dire, et arrivai dans l'escalier. L'obscurité qui y régnait me conféra un sentiment d'isolement, et donc de sécurité, mais je le rejetai bien vite, car il me semblait malvenu et même dangereux : rien ne me garantissait de ne pas tomber nez à nez avec un supérieur (sauf peut-être la pente de l'escalier, qui aurait empêché nos nez de se trouver

véritablement l'un en face de l'autre, mais passons). Un ennemi de cette trempe aurait tôt fait de me demander ce que je faisais si loin de mon poste. Je respirai donc un bon coup pour chasser les biais cognitifs dont j'avais conscience, et repris ma « descension » en redoublant de vigilance.

La dernière étape avant le grand saladier d'air ne posa pas de réel problème : il s'agissait simplement de traverser un hall démesuré dont la seule fonction était, justement, d'être traversé. En guise de vigie, seule se trouvait ici à cette heure une humaine semblant avoir davantage été choisie pour faire bonne impression visuelle que pour des compétences quelconques. Dans les quelques cas de perte de visiteurs, je suppose qu'elle était habilitée à les aiguiller, tout en préservant autant que possible leur humeur, facilitant ainsi le travail, en aval, de ceux qui auraient affaire à eux. En tout cas, je doutais qu'elle ait en tête l'emploi du temps et le rôle de chaque employé ; il était même probable qu'elle ignorait tout de moi. Ne me souciant donc pas le moins du monde d'elle, je passai l'ultime porte et récoltai en pleine figure le vent hivernal. Cette rencontre fut un peu violente, mais me prouvait que j'avais échappé avec succès aux griffes émoussées du béton. Je souris bêtement à cette pensée, puis réalisa que l'on m'observait avec intérêt.

Mon meilleur ami se trouvait là, juste à droite de la porte. Impossible de dire s'il m'avait attendu ou avait été guidé par le hasard ; il me faisait ce coup-là à chaque fois, sauf dans les rares cas où j'étais déjà trop occupé pour lui consacrer du temps. J'ignorais s'il passait ses journées devant mon lieu de travail ou s'il devinait à quel moment j'allais sortir ; il refusait toujours de me livrer ses secrets. Je me contentai donc de le saluer comme il se devait. Il cru bon de s'enquérir d'emblée de mon état. Une autre habitude que que je n'arrivais pas à lui reprocher, bien qu'elle me gênait profondément chez n'importe

qui d'autre.

« Boarf... Je me sens mou comme jamais, lui répondis-je. Que mon travail me donne envie de me barrer je ne sais où en courant, ça m'arrive de temps en temps et ça ne m'étonne plus tant que ça, mais là, même les loisirs ne m'attirent pas des masses.

— Ah », me fit-il, sans manifester un intérêt très prononcé face à mes explications un brin confuses.

Ne me laissant pas décourager, je continuai, peut-être autant pour moi-même que pour lui :

« C'est comme si tout me passait au travers. Comme... Non, pas une éponge ; ou alors, une éponge fantôme. Tu vois ?

— Pas vraiment, non.

— Bah si tu balances des trucs sur une éponge fantôme, ça lui passe au travers, et au bout du compte elle reste vide.

— Mais ça marche avec n'importe quel objet fantôme, non ?

— Ouais, je suppose, mais l'éponge sera un peu plus dégoûtée, vu qu'elle est censée... T'sais, éponger des trucs, quoi. Elle a du potentiel, a été créée dans un but, mais finalement rien ne se passe.

— Ah, OK. T'as pt'être trop bossé ?

— Tu parles... Que je sois en période molle ou pas, on ne peut pas dire que je casse bien des briques, surtout ces dernières semaines...

— Tu fais quoi, en ce moment, en fait ?

— Un peu de tout et de rien... De toute manière, j'ai l'impression que même mes passions me feraient péter un plomb si elles étaient requalifiées en travail. Ce qui compte, ce n'est peut-être pas l'activité elle-même, mais plutôt les contraintes, le contexte, la liberté, la pression...

— Je vois ce que tu veux dire. Et là, tu vas essayer de décompresser un peu, je suppose ?

— Mouais ; j'vais passer chez moi et improviser.

— J’peux t’accompagner ? J’n’ai rien à faire, là.

— Ça ne m’étonne pas, tiens. Bah ouais, viens rouiller avec moi ; mais tu ne pourras t’en prendre qu’à toi-même si tu finis par regretter ce choix.

— Naturellement ! Tu me prends pour qui ? »

Sur ces entrefaites, nous reprîmes ensemble la route que j’avais entamée suite à mon coup de tête. Le voyage se fit en silence : j’étais terriblement occupé à retourner dans ma tête des pensées stériles et simplistes dans le genre de « J’mesens pas bien, putain. . . » ou de « Qu’est-ce que je vais faire ? J’n’ai envie de rien. »

Possiblement alerté par mon expression sinistre et par l’interruption de nos échanges, mon ami recommença à me sonder :

« Hey, tu nous fais pas une grosse dépression, quand même ? Va pas faire le con à te suicider sans même en avoir parlé à qui que ce soit !

— Hein ? Nan, nan, t’inquiètes, c’n’est rien de bien méchant. Mais j’suis sûr qu’il y a une raison à la con, un truc qui m’échappe, voire pas de raison du tout. Ça m’embête, d’autant plus que j’ai le sentiment que la cause de tout ça est sur le bout de ma langue. Ça me donne l’impression d’agir comme un abruti capricieux et fainéant, ce qui ne m’aide pas à aller mieux. »

J’étais flatté par le fait qu’on s’inquiète ainsi pour moi, mais ce sentiment était indubitablement un peu malsain, et je m’en voulais de faire s’imaginer des choses pareilles à quelqu’un. Comme pour donner une consistance à mes pensées, mes joues rosirent de gêne malgré l’air glacé.

Mon appartement ne se trouvant guère loin de mon lieu de travail, nous étions déjà arrivés. Je m’introduisis dans le bâtiment en premier, en profitant pour masquer l’embarras né de notre dernier échange. La chaleur me fit rapidement beau-

coup de bien, mais je ne me sentais pas plus à l'aise – sinon moins – dans ces couloirs partagés avec d'autres locataires de l'immeuble que dans la rue. D'ailleurs, que sont les trottoirs sinon de longs couloirs avec moins de murs ? J'avais hâte de pouvoir refermer une porte entre le monde et moi, et me voyais déjà dans mon fauteuil.

Nous investîmes mon logis. Nous n'avions toujours pas la moindre idée de ce que nous allions faire ; c'était un peu toute ma problématique de la journée, d'ailleurs, et une partie de la raison de notre présence ici. Le fait que l'ennui faisait partie de nos prévisions le rendait moins gênant : tout restait conforme à nos plans, dans une certaine mesure.

L'après-midi était à peine entamée, ce qui nous plaçait dans une situation assez inédite pour un jour ouvré. En attendant de brillantes idées, je voulu combler un premier vide en nous fournissant un fond musical, tentant d'oublier mes mésaventures du matin dans ce domaine. Cependant, dès l'étape du choix de l'œuvre, je vis revenir les mêmes anomalies qu'au travail : mon cerveau semblait se désintéresser de ce que je lui montrais, des problèmes et questions que je lui soumettais. Mes émotions étaient comme déconnectées de la réalité. À vrai dire, j'aurais eu bien du mal à trouver ne serait-ce qu'une chose avec laquelle elles étaient encore en phase. Je finis par lancer la lecture d'un album en tentant vainement de me convaincre que je ne l'avais pas choisi complètement au hasard, et me dis que mes sensations s'éveilleraient peut-être un peu plus tard, au détour d'une note ou d'un mot. L'appétit vient en mangeant, dit-on ; ça marchait peut-être pour d'autres activités.

Ayant rempli la seule tâche qui me venait à l'esprit, je me repliai vers mon fauteuil fétiche, m'y laissai tomber avec lourdeur, et libérai un soupir silencieux. Puis, j'attendis. Mon ami, lui, restait debout à me regarder. Je n'attendais même plus de lui qu'il m'imité et s'assoit : nous commençons à nous

connaître, et à avoir nos habitudes.

J'avais beau savoir ce qui allait se passer, la déception n'en fut pas moins sévère : rien ne se produisait en moi. Je criai mentalement à mon cerveau (un exercice assez particulier) : « Mais écoute ! D'habitude ce genre de trucs te rend content, non ? », mais c'était comme si ce précieux organe ne se trouvait même plus à sa place. À moins que ça ne fut moi qui l'avait abandonné, ou laissé mourir de faim au début des saisons froides. Je cognais à des portes, et personne ne me répondait. Encore et toujours ce sentiment de désynchronisation : avec mon corps, mon environnement, et mes habitudes qui devenaient presque des contraintes.

Furetant du regard, je tombai sur un livre, disposé à ma portée. Je ne le connaissais que trop bien, de vue en tout cas : je luttais contre lui depuis des temps immémoriaux. Non qu'il soit complètement inintéressant ; je n'arrivais tout simplement jamais à rester concentré suffisamment longtemps pour en consommer plus de quatre ou cinq pages en une fois. Tandis qu'un roman vous pousse généralement de l'avant, un ouvrage plus technique, même fascinant, demande des efforts plus conscients, à tel point qu'on est parfois content de le quitter. Après certaines de ces séances infructueuses de semi-lecture, je me disais qu'un ouvrage de cette épaisseur ne m'aurait pas retenu plus d'une semaine ou deux dans mon enfance. Certes, je n'y aurais pas compris grand chose, mais au moins j'aurais vaincu, et sans qu'autant de temps ne parte en cendres.

N'ayant plus grand chose à perdre, je me dis que c'était peut-être le bon moment pour reprendre l'ascendant sur ce livre : immobilité, choix du rythme... La lecture semblait toute indiquée pour quelqu'un dans mon état. Et puis, au fond, j'étais prêt à m'essayer à toutes les activités possibles et imaginables, dans l'espoir de me remettre en état de marche avant que cette motivation ne s'estompe.

Je m'emparai du volume avec résolution et l'ouvrai là où le marque-page me guidait. Mon ami saurait bien s'occupe tout seul, après tout. Je ne me rappelais pas le moins du monde du sujet abordé par le passage qui avait eu raison de moi lors de ma dernière joute avec ce livre, mais m'attaquai néanmoins au texte avec une certaine férocité, mon regard tentant de percer les pages en même temps que les mystères qu'elles pouvaient renfermer. Au bout de quelques paragraphes à peine, cependant, cette hargne se retourna contre moi, ne rendant que plus désolant le constat que je tirai alors : je n'avais rien retenu de cette courte épopée et avais gagné mon ticket pour parcourir une nouvelle fois le passage que je venais de lire. Peut-être même les précédents, d'ailleurs. D'une certaine façon, j'avais reculé plutôt qu'avancé. Peut-être aurait-je dû commencer ce livre par la fin, tout compte fait.

Percevant probablement l'aura de défaite qui m'entourait, mon ami, qui entre-temps s'était assis par terre, les bras autour des genoux et l'air pensif, repris la parole :

« À propos de bouquins et de trucs de ce genre, tu écrivais bien deux ou trois trucs de temps en temps, non ? Ça avait l'air de te motiver ; t'as pensé à t'occuper comme ça, pour te requinquer ?

— Tu veux que je raconte des trucs ? Cela fait si longtemps que je n'ai pas eu d'idée digne de ce nom que je n'ose même plus me présenter comme un gars ayant beaucoup d'imagination ! J'ai usurpé ce titre quand j'étais gosse, parce que quand un marmot te sort un truc complètement incohérent qui ne mène nulle part, on s'en tape et on trouve ça génial quand même. Un peu comme avec tous ces rêves qui ont plein d'éléments flippants ou magnifiques mais où tout sort de nulle part et où on se téléporte d'un endroit à un autre sans rien comprendre. Pour un adulte qui essaye de pondre des nouvelles, ça ne passe pas, mec. Donc voilà, je ne parle que de moi, de moi, et

encore de moi, même quand on ne dirait pas que c'est le cas au premier regard. Je parle de moi, et pas très bien. Et même en parlant de moi, je galère un peu pour que ça soit cohérent, d'ailleurs.

— Mais personne ne te demande de pondre un chef-d'œuvre, si ? Il me semble que tu disais que personne ne te lisait même quand tu priais les gens de le faire, en plus. . . objecta-t-il avec un vague air narquois.

— Mais comment veux-tu que ça me mette de bonne humeur si je n'arrive pas à être au moins un peu fier de ce que je vois à la ligne précédente, quand j'écris ? J'aurais juste l'impression de laisser des traces de boue dans un espace public. Ou chez moi, ce qui est limite pire.

— Si la boue accrochée à tes chaussures te ralentissait et que tu la laisses derrière toi, c'est déjà ça de gagné, non ? Parfois, il faut que des choses sortent, même si c'est moche.

— Certes, mais bon. . . Et puis, moins tu es confiant, plus c'est dur de se poser devant une feuille et de brandir un crayon. Tu as l'impression qu'au moindre faux pas, tes instruments vont te sauter à la figure et te bouffer.

— Houlà. . . commenta sobrement mon ami.

— Pff. . . Entre les textes qui parlent de moi-même, les photos de ce que je bouffe et le reste, je me sens un peu comme ces mecs malades mentaux qui ne supportent pas l'idée de perdre un bout d'eux-mêmes – ou de ce qu'ils pensent être un bout d'eux-mêmes. Tu vois, eux, ils gardent leurs excréments dans des bocalux, des trucs de ce genre ; moi, j'essaye de conserver mes pensées, et de garder des traces de ce qui m'énerve ou me préoccupe.

— . . . Et de ce qui te rend heureux ?

— S'il y avait de telles choses, ouais, j'en garderais une trace.

— Pff. . . fit-il à son tour.

— Et bien sûr, je garde des traces de ce que je bouffe, aussi. C'est un peu dommage de consacrer autant de temps à de l'archivage, non ? Bientôt, je n'aurai plus le temps de m'adonner aux activités archivables elles-mêmes, et le processus atteindra sa limite, je suppose. . .

— Dommage ? Sûrement, mais je pense que c'est humain – dans une certaine mesure. Beaucoup font ce genre de choses, sans que ça leur nuise forcément. Les moyens peuvent varier, c'est tout. »

Il n'avait pas complètement tort, comme souvent. Aussi, j'acquiesçai d'un vague mouvement de tête en fixant le mur d'en face. Cependant, lui n'avait pas l'air décidé à en rester là :

« En plus, je pense que toute cette production. . . “artistique” pourrait tout de même intéresser quelqu'un, un jour. »

Un petit rire rauque m'échappa.

« Ça, c'est ce que je me m'imaginais lorsque je veux flatter mon ego, mais je n'y ai encore jamais vraiment cru.

— Ce n'est pas à ça que je pensais ; je parlais de toi-même, plus tard.

— Oh, tu parles. . .

— Tu pourrais bien trouver intéressant de te remémorer d'où tu viens et ce que tu as traversé, non ? objecta mon ami, qui maintenant me fixait au lieu de regarder pensivement autour de lui.

— J'espère que je ne me retrouverai jamais dans un état tel que je passerais davantage de temps à examiner mon passé qu'à me préoccuper de mon avenir. . .

— On en est pas loin, là, non ? »

Silence. Mon moral plongeait avec chaque réplique, comme un avion qui tente de se stabiliser mais ne fait que s'enfoncer à chaque manœuvre désespérée. Dans un mouvement inverse à celui effectué quelques minutes à peine auparavant, je me

levai avec un nouveau soupir, auquel les ressorts du fauteuil firent écho. J'avais déjà dépassé mon quota de soupirs pour la journée. Vivement des jours meilleurs pour couvrir ce découvert.

« Bon, j'en ai un peu ma claque, là. Viens, on va se promener au pif dehors : au moins, on verra des trucs qui bougent.

— Comme tu voudras. Je te suis. » fit mon ami, fidèle à lui-même.

Nous passâmes la porte de l'immeuble et fimes mine d'ignorer le retour du froid. Je pris la première direction qui me vint à l'esprit. Le sentiment de liberté créé par cette façon de ne plus réfléchir s'avéra vite grisant, et me propulsa en avant. Le cerveau libéré des futiles considérations géographiques, je pus reprendre le dialogue :

« Peut-être que je n'ai plus assez de problèmes sur lesquels me concentrer : lorsqu'un événement terrifiant se profile à l'horizon, ça a le mérite de m'empêcher d'être vide. Ça marche aussi quand je suis dans un état lamentable pour telle ou telle raison.

— Bah file-moi ta veste et cours comme un abruti dans le froid, alors, me suggéra-t-il sur un ton des plus sérieux.

— Ah, nan, déconne pas ! Manquerait plus que je tombe malade. . . Je préfère encore me faire chier.

— Faut savoir ce que tu veux, mec.

— Je n'ai pas dit que c'était souhaitable ; ça cause un problème différent, c'est tout. »

Comme pour participer à notre discussion sur la maladie, un passant empruntant le même trottoir que nous me toussa copieusement dessus. Je retins une protestation qui m'aurait probablement valu une confrontation physique et tentai de le distancer, prenant soin de retenir ma respiration.

S'éloigner de quelqu'un dans une ville est simple en théorie, mais quelques cas particuliers existent. Enfin. . . Quand

je dis « particuliers », cela ne veut hélas pas dire qu'ils sont rares ; simplement qu'il y a des critères assez précis. En l'occurrence, l'inconnu ici considéré allait dans la même direction que nous et marchait d'un pas presque aussi bon que le nôtre. La condition décisive qui faisait de cet énergumène une véritable gêne était qu'il se tenait au milieu du passage, placé avec une minutie qui aurait fait passer n'importe quel géomètre pour un sagouin. En effet, pour tout trottoir d'une largeur de $3p - \varepsilon$, où p est la largeur d'un humain standard et ε une longueur strictement positive, il est possible pour un individu de se placer de manière à laisser un passage (ou plutôt un non-passage) d'une largeur strictement inférieure à p à sa droite et à sa gauche simultanément. Dans de telles circonstances, il est alors impossible de dépasser cet obstacle humain sans quitter le trottoir arpenté ou violenter le marcheur.

M'avouant vaincu par cette stratégie classique mais si bien mise en œuvre, je bondis sur la route, invitant tacitement mon acolyte à faire de même, sauf s'il tenait à rester derrière un pestiféré pour l'éternité. Je pris soin de donner à mes pas une certaine lourdeur, censée montrer de manière limpide au gêneur qu'il m'avait contrarié au plus haut point. Je doute que quiconque comprit le message, mais je me disais que si je ne tentais jamais de faire passer la moindre indication, le monde stagnerait dans sa médiocrité.

Cette affaire réglée, mon agacement me poussa à en dresser un compte-rendu à l'attention toute relative de mon ami :

« Tous ces gens... ils se comportent comme s'ils n'avaient toujours pas compris qu'il existait d'autres êtres humains, à leurs côtés... C'est pourtant un truc que les nourrissons intègrent assez vite, normalement, non ? Je me souviens vaguement de trucs de ce genre, en cours de philo, avec un miroir et tout.

— “Toujours pas compris” ? Pourquoi n'auraient-ils pas

simplement oublié ? Ça peut même très bien être une omission passagère. Des choses ne te sortent-elles pas de l'esprit, parfois, quand tu es préoccupé – ou occupé tout court ?

— Ils seraient donc préoccupés en permanence ?

— Peut-être bien.

— ... Tous ?

— Bienvenue en France.

— Nan mais attends, ils gèrent ça comme des pieds, alors. Moi non plus je ne pète pas le feu, mais je ne me comporte pas comme ça du tout !

— Bah ça se manifeste différemment selon les gens, je suppose. Chez toi, ça occasionne des pétages de plombs comme celui qui nous a amené au milieu de ce froid, aujourd'hui. »

Cette nouvelle pique m'incita à garder pour moi tout réflexion supplémentaire sur ce sujet. Je repris en grommelant un honnête rythme de croisière, toujours sans trop savoir où j'allais, et maintenant sans non plus reconnaître nos environs immédiats. Peu m'importait.

Il ne faut jamais confondre ses espoirs avec des certitudes scientifiques. Je croyais avoir vu toutes les peines envisageables pour cette journée, mais la rue suivante me donna tort : une vague connaissance venait à notre rencontre depuis le carrefour suivant. Trop vague pour que j'ai envie de lui parler en un moment pareil, et pas assez pour que je puisse espérer lui passer nonchalamment sous le nez – ou fuir – sans être démasqué. Me préparant à affronter mon funeste destin, je continuai à avancer aussi naturellement que possible, une tâche dont la difficulté paraît toujours proportionnelle aux efforts fournis.

Une multitude de raisonnements saugrenus furent ébauchés à une vitesse vertigineuse dans ma tête au cours de la traversée de ce pâté d'immeubles. Si par miracle, me disais-je, cet individu ressentait la même gêne que moi, peut-être

m'ignorerait-il, comme par solidarité. Si je tournais la tête au bon moment, je pensais également pouvoir échapper à un examen plus approfondi, et ainsi laisser planer un doute suffisamment grand sur mon identité pour qu'on ne m'adresse pas la parole.

Le temps qui m'avait été accordé pour ces réflexions fut bien vite écoulé, et aucune ne put aboutir à quelque chose de satisfaisant. Le gong qui me rappela à la réalité et à l'action ne fut autre que le tant redouté salut du nouveau venu. Avec un sourire radieux sorti de je ne sais où, il me harponna et commença à me demander de mes nouvelles. Les conventions sociales, dont je possédais tout de même quelques rudiments, étaient à ses côtés pour m'empêcher de l'ignorer complètement ; j'étais immobilisé, acculé. Je ne pouvais compter sur l'aide de mon ami, qui était superbement ignoré par l'autre type qui m'abordait. J'avais beau être habitué à ce phénomène, cela me rendait à chaque fois jaloux. Pourquoi n'était-ce pas moi qui était ignoré par les gens, de temps en temps, et lui qui s'occupait de répondre aux interrogatoires ? Quelle injustice. . .

La bataille fit rage pendant de longues minutes mais fut à sens unique, comme une rivière m'arrivant en plein visage. Le nouveau venu ne montra aucun signe de fatigue jusqu'à la fin. Les questions, toutes plus futiles les unes que les autres, fusaient droit vers moi, sans me laisser la moindre chance d'esquive. Je répondais comme je le pouvais, guettant ses réactions afin de jauger son contentement et de m'adapter. Quelques silences survinrent. Ils étaient d'autant plus dérangeants que j'en endossais, par habitude, l'entière responsabilité. À deux ou trois reprises, je songeai à profiter de ces interludes pour m'échapper, mais en l'absence de conclusion cohérente pour notre « conversation », mon assaillant risquait fort de m'en tenir rigueur, voire de me retenir et de m'obliger à me justifier.

L'inespéré finit par arriver : ce fut mon interlocuteur lui-

même qui entreprit de relâcher son emprise. Il prétendait devoir se rendre quelque part et être en retard à force d'avoir parlé, mais il me renvoyait plutôt l'image d'un prédateur qui se serait lassé d'une proie trop secouée et plus très réactive. La brièveté de nos adieux fut revigorante, après cette longue et fastidieuse entrevue.

Laissé épuisé par cette épreuve de patience, je m'adossai au mur le plus proche. Son crépis rêche me sembla être un doux berceau, dans lequel je comptais bien rester enveloppé un moment, le temps de transmettre mes traditionnelles plaintes à mon ami, qui n'avait pas bougé :

« Ces gens ! Ne peuvent-ils pas simplement se taire, parfois ? C'est littéralement le comportement par défaut d'un être humain, normalement !

— Pas si on prend en compte les conventions sociales. Fais attention à ne pas baser tes raisonnements sur des êtres isolés dans le vide sidéral, sans antécédent ni culture particulière. . .

— Bah quoi ? Les conventions veulent aussi qu'on tienne compte de la souffrance des gens, non ? Ces longues conversations futiles et forcées m'épuisent, et tout le monde s'en tape. En plus, je me sens assez maladroit : même lorsque je leur donne les réponses qu'ils attendent, ça me semble si moche que je me dis que j'ai dû me planter quelque part. . .

— Tant qu'ils ont l'air content, tu n'as pas à t'en faire. Et puis même s'ils ne sont pas trop contents, en fait.

— Peut-être. . . Bon, en tout cas, ça ne m'a pas aidé à retrouver le moral, cette histoire. J'ai juste envie de taper sur deux ou trois personnes au hasard dans la rue.

— Hein ? Là, soudainement ? C'est nouveau, ça. . .

— Non, non, c'est toujours comme ça lorsque je me sens mal, je crois. Simplement, le fait d'avoir eu l'impression qu'on me manquait de respect a réveillé ces envies. Mais t'inquiètes, je ne le ferai pas, hein.

— Bon, on va arrêter les conneries, là. Tu sais, on est tous un peu mous ou irritables, en ces saisons-là. L'obscurité, le froid. . .

— Ce n'est pas en me disant que tout le monde galère que tu vas m'emplir de joie et d'énergie, tu sais !

— Je n'ai pas dit ça ! rétorqua mon ami.

— Alors que me conseilles-tu de faire ?

— Attendre, tout bêtement. Attendre en prenant soin de toi un minimum. Dans quelques semaines, tout ça ne sera qu'un vague souvenir. Si tant est que ça soit un souvenir tout court.

— Mais. . . »

Ne flanchant pas, il interrompit mes protestations avec une ultime remarque :

« Et surtout, cesse de te parler à toi-même. Tout ce que tu retournes dans ta tête sans arrêt te fait davantage de mal que de bien. »

Cette conclusion tirée, il s'éloigna et disparut, regagnant ma conscience fatiguée qui en avait assez de jouer deux rôles à la fois.